



HAL
open science

Pluralité d'échelles et croisement de trajectoires migrantes à Nouadhibou, Nord mauritanien

Jocelyne Streiff-Fénart, Philippe Poutignat

► **To cite this version:**

Jocelyne Streiff-Fénart, Philippe Poutignat. Pluralité d'échelles et croisement de trajectoires migrantes à Nouadhibou, Nord mauritanien. Sébastien Boulay, Sylvie Fanchette La question des échelles en sciences humaines et sociales, Quae, 2019. halshs-02157760

HAL Id: halshs-02157760

<https://shs.hal.science/halshs-02157760>

Submitted on 11 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pluralité d'échelles et croisement de trajectoires migrantes à Nouadhibou, Nord mauritanien

Jocelyne Streiff-Fénart, Philippe Poutignat
CNRS/Université Côte d'Azur, URMIS

Dans cet article, nous revenons sur un travail de terrain que nous avons mené durant plusieurs années (entre le début des années 1990 et 2013) sur les migrants subsahariens en transit dans la ville de Nouadhibou. À l'époque de nos observations, cette ville portuaire était, du fait de la proximité (toute relative) des îles Canaries, un point de passage vers l'Europe emprunté par les migrants originaires des pays subsahariens (Cameroun, Nigeria, Ghana, Sénégal, Mali, Côte d'Ivoire...). Nous nous proposons de réfléchir aux variations d'échelle dans la construction de notre objet, sur la façon dont leur prise en compte a pu contribuer à l'intelligibilité des données issues de nos investigations, et sur les usages qu'en font les acteurs étudiés eux-mêmes pour mener à bien leurs stratégies. Pour conduire cette réflexion, nous nous appuyons sur le traitement des notions de contexte, de temporalité et d'échelle dans les recherches « micro-historiques » et leurs implications pour une démarche anthropologique (Bensa, 2006, p. 23-72).

La formulation préalable de l'objet de cette recherche comme « migration de transit » reprenait un terme en usage dans les organismes en charge de la politique migratoire européenne. Le même terme de « transit » s'applique également aux personnes (« migrants de transit »). Il désigne les migrants en quête de passage clandestin vers l'Europe qui séjournent dans les pays considérés comme des zones tampons : les pays du Maghreb, mais aussi tous les pays africains situés sur les routes migratoires comme le Mali ou le Niger.

La notion de transit, dans ce contexte, pose à l'évidence des questions d'échelles temporelles et spatiales. En effet, elle ne renvoie pas à ce moment relativement fugace et localisé entre deux espaces d'origine et de destination que le terme « transit » signifie traditionnellement. Pour ces migrants en quête du passage clandestin, le transit peut s'étendre sur de longues périodes, en fait des années, et sur un vaste espace, celui des villes de l'espace saharo-sahélien entre lesquelles on tourne en cherchant sa route. Dès lors, cet objet se prête différemment à l'observation selon qu'on l'aborde par une approche de terrain multi-située ou par une immersion prolongée dans un endroit situé. Nous avons pu combiner les deux approches en prolongeant nos premiers travaux monographiques sur Nouadhibou par une approche multi-située mise en œuvre dans un programme collectif sur les migrations de transit en Afrique¹.

Dans le cas d'une population elle-même circulante, il convient toutefois de relativiser l'opposition entre une ethnographie mobile, apte à saisir les circulations de

¹ Programme Mitrans (Migrations de transit en Afrique) soutenu par l'Agence nationale de la recherche (2006-2009) ayant débouché sur un ouvrage collectif (Streiff-Fénart et Segatti, 2012). Les contributions dans cet ouvrage rendent compte des trajectoires, des occupations d'espaces urbains et des formes d'organisation collective de migrants circulant entre le Maghreb, les pays du Sahel, l'Afrique du Sud et l'Europe.

significations culturelles et d'identités (Marcus, 1995), et un travail de terrain intensif focalisé sur un seul site. L'immobilité de l'observateur ne se résout pas dans ce cas à observer un groupe, doté d'une culture localisée dans un espace, elle donne l'opportunité de saisir les modalités selon lesquelles une collection d'individus, solitaires pour la plupart et se trouvant bloqués dans un espace-temps liminaire, trouvent des accommodations nécessaires à la survie ou des voies de sortie, ce qui, dans les deux cas, n'est possible qu'en créant des liens sur place, avec les autochtones, avec d'autres migrants, établis ou de passage, ou avec les organismes transnationaux (Églises, ONG). Une approche localisée, comme celle que nous présentons dans ce chapitre sur la ville de Nouadhibou, garde dans ce cas toute sa pertinence. Elle permet, en observant la présence *hic et nunc* de ces migrants dans un site, de saisir comment se combinent des logiques d'action ayant leurs propres échelles temporelles et/ou spatiales.

La question des variations d'échelles s'est donc posée d'abord non pas comme un parti pris méthodologique de multiplier les niveaux d'observation pour obtenir des vues différentes de l'objet, mais avec l'idée que l'objet lui-même était constitué par l'interaction de différents niveaux. Il s'agissait autrement dit d'identifier les dimensions pertinentes pour l'intelligibilité d'univers sociaux qui ne sont pas faits d'une seule pièce. C'est donc la « structure feuilletée » du social (Revel, 1996 :13) qu'il convenait d'intégrer dans la construction de l'objet, plutôt que les différents aspects d'un objet homogène qu'évoque la métaphore du réglage de focale.

La « migration de transit » comme expérience. Implications méthodologiques

Notre intention était de saisir l'objet « migration de transit » non seulement comme une catégorie produite par des institutions dans le cadre de changements macro-sociaux (la mondialisation des flux migratoires, l'eupéanisation des politiques migratoires, la fermeture des frontières), mais également comme une expérience sociale spécifique dont on ne pouvait rendre compte qu'à l'échelle de l'individu : celle de l'acteur migrant, porteur de projets, d'intentions, de stratégies, et doté d'une marge d'autonomie dans la construction du sens de sa trajectoire migratoire. La démarche ethnographique, par immersion dans le milieu étudié et suivi des acteurs sur un temps long, s'est donc imposée dans la mesure où elle permettait de contextualiser le sens que les acteurs donnaient à leurs pratiques.

Nous avons veillé à couvrir le spectre le plus large possible des sphères sociales dans lesquelles évoluaient ces migrants par observation directe de leurs implications dans les lieux de travail, de culte, de loisirs, de consommation. Nous avons dans la mesure du possible suivi leurs déambulations dans l'espace urbain, livrant leur propre cartographie de la ville. Sur l'ensemble de la période considérée, nous avons mené une soixantaine d'entretiens formalisés et multiplié les discussions informelles, individuelles ou collectives dans les foyers, les restaurants communautaires, les salons de coiffure. Notre présence régulière a progressivement permis de pénétrer dans des espaces privés qui ne se livrent pas immédiatement à l'observation (invitations à des repas dans les foyers, visites dans les domiciles familiaux des plus anciennement établis). Un autre avantage de l'enquête au long cours est qu'elle nous a permis de nouer des liens forts avec quelques-uns d'entre eux (Nigériens, Camerounais, Ivoiriens) que nous retrouvions année après année lors de nos séjours successifs. Nous avons pu recueillir des biographies et, dans certains cas, des carnets de voyage retraçant de façon détaillée leur itinérance. On peut voir par exemple comment le récit du migrant, présenté ci-dessous, donne accès, à travers la

succession des épreuves rencontrées, aux choix qui conditionnent les différentes issues de ce qui apparaît comme une épopée.

Parti du Cameroun avec un ami en 2000, Guillaume, après avoir manqué mourir à Agadez, est obligé de revenir sur ses pas et de demander de l'aide à sa famille. Ce premier échec ne l'amène pas toutefois à renoncer à son projet migratoire, mais à le réorienter pour pouvoir maintenir ses objectifs.

« On s'est dit : on va essayer un peu de prolonger l'expérience. C'est vrai que ce n'était plus trop l'envie de traverser, d'aller en Europe qui nous motivait parce qu'avec ce que nous avons vécu, les expériences que nous avons partagées avec d'autres, on a commencé à comprendre que même ici en Afrique il pouvait y avoir des opportunités, on s'est dit : on va essayer de prolonger un peu l'expérience ici en Afrique. » (Guillaume, Nouadhibou, décembre 2006.)

Dans la suite de son récit, il raconte comment après s'être essayé sans succès au commerce du poisson à Nouadhibou, il a commencé à effectuer des petits travaux de secrétariat auprès du curé local. Devenu un protégé de la Mission catholique où il passe de plus en plus de temps, il se confronte toujours au sens qu'a pour lui le choix de migrer :

« ... Ça fait six années, si je retourne, par rapport aux objectifs que je m'étais fixés, j'ai un sentiment d'échec [...] je me dis il faut attendre, j'essaie de repousser... » (Guillaume, Nouadhibou, décembre 2006.)

C'est au cours des années suivantes, avec l'importance prise au sein de la Mission par son rôle de médiateur auprès des migrants de passage et les fonctions de diacre qu'il occupe, que sa migration et la définition de sa réussite vont prendre un sens nouveau, à ses yeux comme à ceux de sa famille. Lorsque nous le revoyons en 2008, il a pu, sans plus redouter l'échec, retourner en vacances au pays, doté du prestige des émigrés, bien que démunie des signes de richesse que l'on attend d'eux.

Ces récits nous ont ainsi permis de repérer les événements biographiques rythmant les changements dans les repères spatio-temporels et redéfinissant les identités et la relation aux autres². Ils rendent manifeste une temporalité propre à l'expérience de la migration de transit, temporalité marquée par l'incertitude, qui amène à rechercher tous les signes permettant de la réduire et de construire dans le récit, de façon à la fois rétrospective et prospective, le sens subjectif de la migration, comme l'explicite ci-dessous ce migrant nigérian :

« La vie est une chance, un destin [...] Si Nouadhibou est ma destinée, je le saurai sûrement, parce que je vais progresser dans ce que je fais [...]. Peut-être maintenant je suis en route pour l'Europe, pour chercher l'argent, mais l'argent, si j'en gagne beaucoup en six mois, je serai convaincu de ne pas partir. Je vais commencer une affaire, elle va progresser [...]. Je sais que c'est mon destin lorsque ma vie a changé. »³

² Pour d'autres études de cas sur les espaces-temps du transit dans les villes d'Afrique de l'Ouest, voir Spire (2012) pour le Togo et le Ghana, et Brachet (2012) pour le Niger.

³ « La vie est une chance, un destin [...] If Ndb in Mauritania is my destiny, I surely know that, I surely know by what I am doing now will start progressing. What I am looking to, maybe I am now going to go Europe to get money, but that money, within 6 month, I will make a lot of money that convince me not to go again, rather to stay. Now I will start a business, it will now progressing, then I know this is my destiny because my life has changed. » (Jonathan, Nouadhibou, décembre 2004.)

Cette approche, fondée sur des relations établies dans la durée, permet de distinguer différents épisodes d'une trajectoire et de montrer comment leur agencement dans des récits construit et reconstruit la cohérence d'une expérience. Elle a toutefois ses propres biais qu'il convient de souligner. Ainsi, parmi les migrants qui passent par Nouadhibou, le choix méthodologique de l'immersion prolongée dans un lieu nous a conduits, par construction, à n'avoir affaire qu'à ceux qui s'y attardaient. Ceux qui réussissaient à « passer » sans trop attendre, ou qui, déçus et sans nécessité de « se refaire », repartaient pour d'autres routes, nous avons peu de chances de les rencontrer et d'établir avec eux des relations suffisamment confiantes. Ils ne font donc pas partie des quelques dizaines de migrants dont nous avons étudié de près les trajectoires. Mais ce qui peut apparaître comme un biais était en fait intégré à notre démarche, puisque celle-ci visait à approcher tout ce que l'expérience sociale de ces migrations dites « irrégulières » ou de transit devait à la contrainte de l'immobilisation lorsqu'elle envahit tous les aspects de la vie.

Par ailleurs, le tableau de la situation des migrants de transit que nous présentons ci-dessous demande à être lui-même situé, nos investigations ne pouvant être désindexées des périodes où elles ont été faites. Précisons donc que le premier travail de terrain a été mené dès le milieu des années 1990, alors que la fermeture des frontières au Nord amenait les migrants à chercher de nouveaux itinéraires. Certains venaient s'égarer à Nouadhibou, sans pour autant que la gestion répressive et policière y soit lourdement présente. Celle-ci n'est intervenue que lorsque, suite à la surveillance renforcée des côtes marocaines, Nouadhibou est devenu le point de départs massifs de pirogues pour les Canaries, provoquant ce qui, tout au long de l'année 2006, a été qualifié de « crise migratoire des Canaries ». Cette conjoncture a créé une situation nouvelle marquée par la tension entre les habitudes d'accueil héritées du passé et des comportements nouveaux générés par la mise en place de la gestion policière et humanitaire des migrations. Les observations ultérieures, menées entre 2006 et 2013, ont mis en évidence l'influence dominante de la configuration migratoire construite au niveau transnational (où se déploient le discours et l'action politique de contrôle des frontières) sur les représentations locales. La figure du clandestin, imposée par les institutions étatiques et supra-étatiques (Union européenne, Espagne), était pendant toute une période dépourvue de signification dans l'espace urbain de Nouadhibou pétri d'une tradition migratoire qui fait une place à tout nouvel arrivant susceptible de s'insérer dans l'espace économique : ceux dont la force de travail peut être exploitée comme ceux dont les capacités d'initiative permettent de développer de nouveaux secteurs rentables pour l'économie locale. Les pressions de l'Espagne et de l'Union européenne sur les autorités mauritaniennes, mais aussi la médiatisation de Nouadhibou comme point de passage lors de la « crise migratoire » de 2006 ont imposé localement une classification de la population migrante entre immigrés établis et « clandestins », trouvant son apogée dans la brutalisation de l'action policière (descente dans les foyers, rafles), constatée lors de notre dernier passage en 2013, alors même que la ville avait cessé d'être un lieu d'embarquement d'importance.

Temporalités multiples

L'expérience du « transit », avec sa temporalité propre, ne peut être restituée qu'en rendant compte de ses déterminations contextuelles et de la variabilité des contraintes comme des opportunités, au fil des conjonctures. Elle ne prend son sens qu'en la rapportant à un faisceau de déterminations et de situations, dotées de leur propre déploiement spatial et temporel.

D'une part, les pratiques de ces migrants n'ont de sens que si on les situe dans une trajectoire de « circulation contrariée » (Le Houerou, 2007) par les politiques européennes de fermeture des frontières et les dispositifs de restriction de la mobilité, dont la présence de la *guardia civil* espagnole et le survol de la ville par ses hélicoptères constituaient un rappel incessant (Streiff-Fénart et Poutignat, 2008). À l'échelle globale, on peut considérer que les migrants de transit existent en tant que produits d'une évolution historique du régime des migrations et que, sous ce régime, ils sont la cible d'opérations répressives et policières — ou de façon complémentaire humanitaires — de la gestion des frontières.

D'autre part, l'expérience du « transit » ne peut se comprendre, avec ses stratégies anxieuses à l'égard de la famille, sans la rapporter à un autre phénomène lui aussi macro-social, mais situé à une autre échelle géographique et temporelle : l'ombre portée du processus d'individualisation analysé par Alain Marie (1997) sur le sens de la migration. Ce processus d'individualisation, qui était déjà en germe dès les années 1970, dans le deuxième âge de l'immigration algérienne décrit par Abdelmalek Sayad (1999), se manifeste par des stratégies personnelles d'accumulation économique et de prise de distance avec les contraintes du milieu d'origine. Mais il exprime aussi une demande de reconnaissance dans une situation où le départ apparaît comme le seul projet d'avenir de la part de jeunes hommes que leur société d'origine condamne, du fait de leur incapacité à fournir des subsides à l'économie familiale, à une sorte de minorité sociale, les confinant dans un statut de cadets sociaux.

Les migrants que nous rencontrons et interrogeons étaient comparables à celui que Mahamet Timéra (2009) qualifie de « *self made migrant* » : il n'est pas l'émissaire de son groupe, qui le mandate et à qui il doit rendre des comptes, mais un individu qui prend lui-même la décision du départ, même s'il a réussi à convaincre un parent, souvent la mère, de vendre des bijoux ou un bout de terrain pour aider au financement du voyage. Cette individualisation du sens de la migration lui confère une dimension héroïque : compter sur soi-même, avoir le courage de chercher tout seul sa voie dans la vie. Les épreuves de franchissement de la frontière ont accentué cette dimension héroïque de la migration, qui devient à proprement parler une « aventure » et un combat à la vie à la mort, comme le proclamait le cri de ralliement des migrants sénégalais tentant de rejoindre les côtes canariennes en *cayucos* : *Barça ou Barzakh*, Barcelone ou la mort. C'est ainsi tout un « contexte social et culturel de production de pratiques », avec leur dimension symbolique, qui vient s'ajouter aux arguments économiques comme éléments compréhensifs des migrations (Louis, 2013, p. 548).

Sous l'effet de ces deux ordres de phénomènes macro-sociaux ont pris corps de nouvelles catégories de personnes liées à la mobilité : le clandestin et son double, l'aventurier. Cette dernière catégorie est essentiellement gérée par les acteurs eux-mêmes, qui se reconnaissent tels entre eux dans le partage d'un imaginaire du voyage et de la sortie de chez soi⁴. Elle vient se superposer à la migration clandestine sans coïncider avec elle. Elle en est une condition ni nécessaire (des aventuriers peuvent circuler en toute légalité), ni suffisante (la clandestinité ne fait pas automatiquement de vous un aventurier). Ces phénomènes, ontologiquement distincts, n'ont pas la

⁴ Sur cet aspect, voir : Poutignat et Streiff-Fénart (2006), Bredeloup (2008), Pian (2009), Canut et Mazauric (2014).

même profondeur temporelle, le phénomène des « aventuriers » précédant le durcissement des politiques européennes de la fin des années 1990. Leur présence à Nouadhibou est attestée dès le milieu des années 1980 (Bardem, 1993), et nous avons pu nous-mêmes constater l'existence à la Mission catholique de Nouadhibou d'une « boîte aux lettres des aventuriers » au début des années 1990⁵.

Enfin, nous nous sommes assez vite aperçus qu'il était impossible d'envisager ces catégories migratoires (clandestins, aventuriers) sans faire la part à l'historicité propre du contexte local, celui de la ville de Nouadhibou, dans laquelle s'inscrivent les différentes périodes de nos observations. Fondé au début du XX^e siècle sous l'égide de la Société Industrielle des Grandes Pêches, le petit centre colonial de Port-Étienne, devenu Nouadhibou, a dû son développement à la succession de différents mouvements migratoires qui ont contribué au façonnement de son identité particulariste de capitale économique. Ainsi, en les considérant à l'échelle de la ville, ces migrations que les catégories du *Migration Management* (Geiger et Pécoud, 2010) définissent par leur spécificité de migrations clandestines, irrégulières, apparaissaient comme le dernier segment d'un flux migratoire ininterrompu qui superpose différentes échelles de temps et d'espaces : des circulations anciennes liées aux migrations de travail dans l'espace sous-régional, certaines spécifiquement liées à l'exploitation du fer, d'autres à la pêche, des migrations commerçantes et plus récemment donc ces migrations de transit des « aventuriers » en quête d'un passage vers l'Europe. Dans cette ville où la migration est constitutive d'un *ethos* urbain fondé sur le cosmopolitisme et le travail, ces nouveaux venus de la migration, s'ils étaient bien identifiés, et nommés, comme des aventuriers, ont pris place dans la diachronie des strates migratoires qui se distinguent, voire s'opposent, mais aussi se connectent entre elles. Dans le tissu urbain, les migrants de l'aventure se mêlaient à ceux plus anciennement établis, dans les lieux de résidence, les associations, les lieux de culte. Ceux qui s'attardaient dans la ville pour un temps indéfini mais souvent prolongé s'inséraient dans un tissu économique local largement façonné par l'activité de strates de migrants qui les avaient précédés (Sénégalais, Béninois, Gambiens, Ghanéens ou Guinéens), sans se confondre avec eux, mais comme une figure de migrant supplémentaire dans le paysage cosmopolite de Nouadhibou avec leurs niches d'occupation spécifiques : prestataires de service très faiblement rémunérés, tâcherons dans le bâtiment ou l'entretien des rails, ils participaient également au fonctionnement des micro-entreprises liées à la présence de communautés étrangères installées répondant à une demande qu'elles ont contribué à créer localement : fabrications artisanales, restaurants, salons de coiffure, organisation de concerts et diverses activités illégales mais tolérées, comme la fabrication d'alcool ou la prostitution.

D'un micro-espace local à un espace productif transnational

En contraste avec les descriptions de la vie à l'écart dans les ghettos comme la forêt de Ben Younes au Maroc (Laacher, 2007 ; Pian, 2009), la situation des migrants en transit à Nouadhibou se caractérisait par la pluralité des rencontres avec des acteurs

⁵ Apposée sur un mur du presbytère, cette boîte aux lettres, portant l'inscription « boîte aux lettres des aventuriers », était mise à disposition des migrants en transit à Nouadhibou, qui, ne disposant pas de logements stables dans la ville et y étant souvent présents de façon intermittente, pouvaient indiquer l'adresse de la Mission à leurs familles pour y recevoir leur courrier et le récupérer lors de leur passage à l'église.

situés à des niveaux différents. Elle ne se résumait pas à un face-à-face entre les « clandestins » ou « aventuriers » et les institutions (autorités étatiques, organisations du *Migration Management* comme l'Organisation pour les migrations internationales, OIM, et le Haut-Commissariat aux réfugiés, HCR), mais impliquait une multiplicité d'acteurs : des policiers, des associatifs, des prêtres, des commerçants, des passeurs et leurs intermédiaires, des immigrés établis, sans oublier les journalistes et les chercheurs. Certains de ces acteurs évoluaient dans des arènes mondialisées (les médias, les églises, l'humanitaire, les institutions européennes), d'autres dans un espace national (la police), d'autres au niveau local (les logeurs). On trouvait aussi, de façon constante d'une conjoncture à l'autre, des acteurs agissant dans l'espace de la sous-région : les commerçants (sénégalais, maliens ou ghanéens) se livrant au commerce transfrontalier du poisson.

Compte tenu de l'importance des interactions des migrants avec les acteurs de cet espace sous-régional, nous avons choisi de resserrer la focale sur un micro-espace, un lieu productif bien délimité spatialement, nommé « Bûntiyya ».

Pour les habitants de Nouadhibou, ce toponyme évoquait⁶ de façon indissoluble les quelques hectares d'un espace situé à la limite du port artisanal et l'activité qui s'y déroulait : la transformation de poisson en séché (requin *tollo*), salé-séché (raie) ou fermenté-séché (*guedj*), dans des ateliers installés majoritairement par des migrants étrangers. Autrefois partie intégrante des micro-espaces de productions halieutiques installées dans le quartier du port, les activités artisanales de transformation du poisson n'y ont été déplacées qu'au milieu des années 1990, à l'occasion de la construction du nouveau port de pêche. La transformation artisanale du poisson à destination du marché africain était principalement assurée par des pêcheurs et des femmes de pêcheurs sénégalais. Ceux-ci déployaient sur deux espaces leur activité de production de *guedj*, très consommé dans leur pays. À partir des années 1990 et avec l'ouverture du site de Bûntiyya, cette production de *guedj* cesse d'être uniquement aux mains des femmes sénégalaises. Des migrants de passage, souvent engagés dans d'autres activités sur le marché du travail de Nouadhibou, employés comme manœuvres sur le site ou encore attirés par la réputation du lieu, décident de miser leurs économies en assurant l'ensemble des tâches jusqu'à la commercialisation auprès des grossistes de Nouakchott, la capitale mauritanienne située à plus de 700 km au sud du littoral. Peu d'entre eux cependant réussissent à occuper des positions plus avancées dans la filière. C'est le développement de nouvelles filières d'exportation, pour lesquelles la présence et les initiatives des migrants se sont avérées décisives, qui va déterminer une croissance inédite du volume de l'activité. Cette croissance est liée dans un premier temps au développement de la pêche aux requins et aux raies par la valorisation de leurs ailerons, puis dans un deuxième temps à l'innovation technologique que représente la valorisation des carcasses de poisson auparavant rejetées. Les Ghanéens ont joué un rôle central de précurseurs dans cette valorisation, et des commerçants (souvent

⁶ L'imparfait s'impose puisque l'espace productif et marchand de Bûntiyya tel que nous le décrivons a cessé d'exister. L'activité de transformation du poisson a été déplacée sur autre site à 18 km de la ville de Nouadhibou, sur l'axe conduisant à Nouakchott. Au-delà d'un simple éloignement géographique, le déplacement de cette activité souligne la fin d'une conjoncture économique particulièrement dynamique où le développement d'opportunités commerciales et entrepreneuriales a reposé sur l'imbrication de trajectoires et de projets migratoires divers, dont faisaient partie intégrante les migrants de passage.

commerçantes) ghanéens viennent ici exploiter un créneau (le salage-séchage des raies) leur permettant de diversifier leurs activités dans une logique de comptoir commercial.

Comme lieu intermédiaire⁷, Bûntiyya a offert aux migrants en transit une niche d'opportunités économiques différenciées : des emplois de simple survie ne nécessitant ni savoir-faire particulier ni investissement matériel (l'éviscération et l'étêtage des poissons effectués par les *contrat-men* payés à la journée), activité typiquement réservée aux aventuriers qui constituent une main-d'œuvre bon marché constamment renouvelée ; des activités de transformateurs pour ceux qui ont décidé d'investir leurs économies dans de petits ateliers de transformation (bacs de saumure creusés dans le sol, claies de séchage, petites baraques qui servent d'ateliers et de lieux de stockage des produits finis) ; et pour certains d'entre eux l'investissement dans des entreprises commerciales impliquant leur installation, plus ou moins provisoire, et pour certains la réorientation du projet migratoire.

Pour certains de ces opérateurs, en particulier camerounais et ivoiriens, le passage du statut de migrant clandestin à celui d'entrepreneur s'est vécu comme une aventure solitaire ou en couple. Pour d'autres acteurs impliqués dans ces initiatives, l'activité s'est faite sur une base collective, par des liens instaurés au sein de réseaux transnationaux. En élargissant le champ d'action à une échelle internationale, le développement de Bûntiyya a favorisé l'émergence de « chaînes entrepreneuriales » (Peraldi, 1999) se déployant sur plusieurs pays d'Afrique de l'Ouest : des commerçants ghanéens viennent prendre livraison de la production commandée à des opérateurs camerounais, employant des *contrat-men* sénégalais ou maliens, une partie de leur production étant écoulée par ces mêmes opérateurs sur les marchés mauritaniens ou sénégalais. Une filière « nigériane » de traitement et d'exportation du requin *tollo* s'est constituée en mettant en relation l'exploitation de ressources locales et un marché de consommateurs à distance. L'ouverture de ce marché correspond à une innovation due à des immigrants nigériens à Nouadhibou qui remarquent la proximité du *tollo* avec un produit apprécié au Nigeria mais très onéreux (« réservé aux patrons »). Ils ont alors l'idée de récupérer des produits de seconde qualité négligés par le marché de consommation canarien et de les introduire sur des marchés locaux au Nigeria. Le succès de l'opération attire rapidement vers ce nouveau créneau des « aventuriers » nigériens en transit à Nouadhibou, qui y trouvent une occasion de diversifier les activités leur permettant de survivre en attendant le passage clandestin ou d'accumuler la somme nécessaire à la poursuite de leur voyage.

Cet engagement des activités des migrants à une échelle internationale implique un changement des niveaux de l'appartenance. Des individus qui s'identifiaient plutôt dans l'espace urbain de Nouadhibou selon une origine régionale, religieuse ou ethnique (Ibo), se reconnaissent à Bûntiyya comme des Nigériens. L'activation de l'appartenance nationale fournit le principe de clôture monopolistique (Weber, 1995) permettant de contrôler l'accès au marché, d'en fermer l'accès à l'extérieur (aux non-Nigériens) et d'en limiter la concurrence à l'intérieur. La filière nigériane s'est dotée d'un mode d'organisation qui, quoiqu'informel, régule strictement le marché selon

⁷ Doublement intermédiaire, comme zone à l'écart du territoire urbain, et comme lieu d'une accumulation primitive destinée par les migrants à être réinvestie le plus souvent au pays d'origine, ou bien dans des entreprises transnationales de plus grande ampleur.

des formes qui l'apparentent à un cartel. Elle s'est dotée de secrétaires chargés des inscriptions et de surveillants qui font respecter les temps de présence et interdisent les processus d'entente ou de monopolisation qui empêcheraient les petits opérateurs d'acheter.

Le cas des Nigériens montre de façon exemplaire comment des migrants peuvent mettre à profit les spécificités du territoire local pour se créer des opportunités leur permettant de déjouer les contraintes imposées à des niveaux supranational ou national (l'immobilisation forcée et la situation subordonnée des étrangers en Mauritanie). L'exploitation d'une pêche traditionnelle de petits requins (le *tollo*), destinée à l'Espagne mais adaptée à un nouveau marché (le Nigeria) qu'ils ont eux-mêmes créé, a offert aux individus et aux groupes de migrants pouvant s'identifier comme « Nigériens » l'opportunité pour certains d'entre eux d'opérer une bifurcation de trajectoire.

Conclusion

Au-delà du cas nigérien, la rencontre entre une représentation de la ville comme capitale économique valorisant le travail et l'initiative entrepreneuriale, et l'*ethos* de l'aventurier qui court sa chance, sa vision du *business* comme une loterie permettant de dénouer une situation sans issue, a été propice aux initiatives se déployant dans les interstices de l'économie locale. Les nouveaux venus de la migration internationale que sont les « aventuriers » ont pu trouver leur place parmi les étrangers de diverses nationalités (Nigériens, Camerounais, Ghanéens, Ivoiriens, Sénégalais ou Maliens) qui composent à Nouadhibou la petite classe d'entrepreneurs jouissant d'une plus ou moins grande réussite économique.

Dans tous les cas, la réussite de ceux qui sont parvenus à tirer leur épingle du jeu repose sur l'habileté à articuler des réseaux à différentes échelles : celui de la parenté au pays pour mobiliser l'investissement, celui de la communauté nationale connectant des dynamiques d'offre et de demande situées à des points éloignés, celui des diasporas commerçantes à l'échelle de la sous-région permettant de greffer les activités à des circulations commerçantes et liées à la pêche.

Notons pour finir que ce va-et-vient entre différentes échelles est le propre de l'expérience migratoire, de la dissociation qu'elle implique entre des mondes sociaux qui ont chacun leur propre logique et entre lesquels on peut circuler, dans lesquels on peut alternativement se situer pour donner sens à la migration : dissociation qui permet à l'immigré, petit ici, d'être notable là-bas (Missaoui, 1995), et, dans le cas des migrants de l'aventure, de changer le sens de leur itinéraire migratoire : considéré selon les normes de la communauté locale d'origine comme un échec, le maintien prolongé à Nouadhibou peut, pour ceux qui révisent leurs projets à l'échelle de l'univers cosmopolite de la ville, changer une situation de cul-de-sac (Choplin et Lombard, 2008) en un itinéraire de réussite par le branchement sur des réseaux transnationaux qui n'était pas envisageable dans les visées de départ.

Si nous avons rencontré la question des échelles, c'est bien comme une découverte du travail de terrain : leur variabilité est une composante du cadre dans lequel les acteurs mènent leurs activités. Et donc du point de vue de notre approche une caractéristique de l'objet même de la recherche, de sa complexité mais aussi de son analysabilité. Ce que nous a appris le travail de terrain, c'est la manière dont les acteurs eux-mêmes contrôlent les changements d'échelle en déplaçant l'horizon de leurs projets et le cadre des interactions, et comment ceux d'entre eux qui se

montrent les plus habiles au développement de ces pratiques scalaires parviennent *in fine* à changer les règles du jeu.

Références bibliographiques

Bardem I., 1993. L'émancipation des jeunes, un facteur négligé des migrations interafricaines. *Cahier des sciences humaines*, 29 (2-3), 375-393.

Bensa A., 2006. *La fin de l'exotisme, essai d'anthropologie critique*, Toulouse, Anacharsis Éditions, 368 p.

Brachet J., 2012. Stuck in the desert. In: *The Challenge of the Treshold: Border Closures and Migration Movements in Africa* (J. Streiff-Fénart, A. Segatti, eds), Maryland, Lexington Books, 73-88.

Bredeloup S., 2008. L'aventurier, une figure de la migration africaine. *Cahiers internationaux de sociologie*, 2 (125), 281-306.

Canut C., Mazauric C. (dir.), 2014. La migration prise aux mots. Mise en récits et en images des migrations transafricaines, Paris, Éditions du Cavalier Bleu, 288 p.

Choplin A., Lombard J., 2008. Migrations et reconfigurations spatiales en Mauritanie. *Afrique contemporaine*, 228, 151-170.

Geiger M., Pécoud A. (eds), 2010. *The Politics of International Migration Management*, Palgrave Macmillan, Series Migration, Minorities and Citizenship, 305 p.

Laacher S., 2007. *Le peuple des clandestins*, Paris, Calmann-Lévy, 216 p.

Le Houerou F., 2007. Migrations Sud-Sud : les circulations contrariées des migrants vers le monde arabe. *REMMM*, (119-120), 9-21.

Louis M., 2013. Approche ethnologique des migrations clandestines subsahariennes. L'aventure, ou de l'ontogenèse à la conquête de l'honneur. *Cahiers d'études africaines*, 211 (3), 547-570.

Marcus G.E., 1995. Ethnography in/of the world system: the emergence of multi-sited ethnography. *Annual Review of Anthropology*, 24, 95-117

Marie A. (dir.), 1997. *L'Afrique des individus*, Paris, Karthala, 436 p.

Missaoui L., 1995. Généralisation du commerce transfrontalier. Petit ici notable là-bas. *Revue européenne des migrations internationales*, 11 (1), 53-75.

Peraldi M., 1999. Marseille, réseaux migrants transfrontaliers, place marchande et économie de bazar. *Cultures et Conflits*, 33-34, 51-67.

Pian A., 2009. *Aux nouvelles frontières de l'Europe. L'aventure incertaine des Sénégalais au Maroc*, Paris, La Dispute, 237 p.

Poutignat P., Streiff-Fénart J., 2006. De l'aventurier au commerçant transnational, trajectoires croisées et lieux intermédiaires à Nouadhibou (Mauritanie). *Cahiers de la Méditerranée*, 73, 129-149.

Revel J. (ed.), 1996. *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard/Le Seuil.

Sayad A., 1999. *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Le Seuil, Liber, 448 p.

Spire A., 2012. Time-Spaces of Transit Migration in West Africa. *In: The Challenge of the Threshold: Border Closures and Migration Movements in Africa* (J. Streiff-Fénart, A. Segatti, eds), Maryland, Lexington Books, 89-104.

Streiff-Fénart J., Poutignat P., 2008. Nouadhibou « ville de transit » ? Le rapport d'une ville à ses étrangers dans le contexte des politiques de contrôle des frontières de l'Europe. *Revue européenne des migrations internationales*, 24 (2), 193-217.

Streiff-Fénart J., Segatti A. (eds), 2012. *The Challenge of the Threshold: Border Closures and Migration Movements in Africa*, Maryland, Lexington Books, 269 p.

Timéra M., 2009. Aventuriers ou orphelins de la migration internationale. *Politique africaine*, 3 (115), 175-195.

Weber M., [1921] 1995. *Économie et société*, tome 1, Paris, Poche Pocket (Agora), 411 p.